

LE 4^{ÈME} CENTENAIRE DE L'AMÉRIQUE

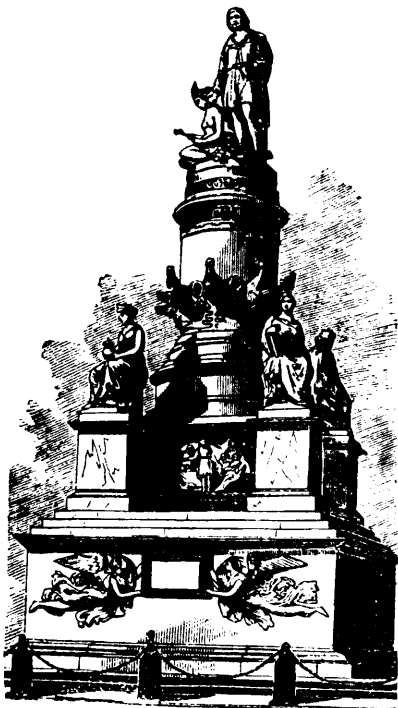
CHRISTOPHE COLOMB



OUS l'avons dit, le MONDE ILLUSTRÉ tient à faire sa large part pour célébrer dignement la mémoire de ce grand événement historique, qui excite à si bon droit notre intérêt le plus vif, à nous tous du Nouveau-Monde. Au nom de la race française de ce continent, dont notre journal est bien près de se trouver

le seul organe illustré, nous voulons donner les détails les plus complets possible et les plus intéressants sur le Découvreur immortel dont des centaines de millions d'hommes acclament le nom, à l'heure présente. On ne s'étonnera donc pas de nous voir consacrer, encore cette fois, de nos pages à Christophe Colomb.

Où est né le grand homme, on ne le sait pas. Nombre de petites villes, comme pour le chantre de l'*Odyssée*, en Grèce, se disputent l'honneur de l'avoir vu naître. Cogoletto, près de Gênes, semble, entre toutes, être sa patrie. On y voit une maison modeste, sur les murs de laquelle se lisent ces mots : "Halte, voyageur. C'est ici que Colomb a vu le jour. Pour le plus grand homme du monde, quelle petite maison ! Il n'y avait eu, jusqu'à lui, qu'un seul monde ; il y en a deux, dit-il, et il le prouva."



Monument de Colomb à Gênes

Quoiqu'il en soit, du reste de l'endroit exact où il naquit, il est certain que Colomb appartient bien réellement à la race génoise. Aussi Gênes, l'antique métropole, peut être fière de sa gloire incontestée et elle a bien fait de le proclamer hautement et par le monument qu'elle a élevé à la mémoire de son illustre enfant, et par les fêtes internationales, si belles, qu'elle a données en son honneur.

On ignore l'année de sa naissance, mais ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut étudiant à l'université de Pavie, et que, à l'âge de quatorze ans, il s'embarqua déjà pour ses longs voyages de mer. De ces premiers voyages Colomb a pu dire : "Sur toutes les eaux qu'aucun vaisseau a jamais sillonnées j'ai vogué à mon tour."

De ces voyages et d'études consciencieuses et prolongées auxquelles il s'était livré, par inclination, dès sa première jeunesse, Christophe Colomb avait acquis la certitude que la terre avait la forme sphérique et qu'il existait sûrement une autre hémisphère que celle déjà connue. Il soutint cou-

rageusement, et fidèlement cette opinion, chez lui bien arrêtée en dépit des sarcasmes des docteurs de Salamanque qui déclarèrent irréalisable son dessein de découvertes et incroyable "cette folle idée de l'existence d'antipodes ; d'êtres marchant la tête en bas ; d'arbres croissant avec leur feuillage suspendu dans le vide ; de pays où il pleuve ou neige de bas en haut" et autres anomalies, qu'ils prétendaient même contraires aux données de la Sainte-Ecriture.

Les contemporains de Colomb ne surent jamais lui rendre justice. C'est Voltaire qui a écrit : "Lorsqu'il promettait une hémisphère nouvelle on soutenait qu'elle ne pouvait exister, et lorsqu'il l'eut découverte on affirma qu'elle était connue depuis longtemps."



Colomb expliquant ses plans

Rebuté une première fois par Ferdinand et Isabelle, alors occupés à chasser de leurs royaumes de Castille et de Léon les Maures, jusques en Afrique, Colomb s'en alla, découragé, frapper à la porte du couvent de La Rabida, tenant par la main son fils Diego encore enfant, pour y demander asile et soutien. Ayant été accueilli, il rencontra là Juan Perez de Marchena et Garcia Fernandez, qui devinrent ses amis et des aides puissants à ses efforts. Il voulait partir en France, chercher meilleur accueil à la cour du roi très chrétien qu'à celle de leurs Majestés catholiques ; ses nouveaux amis l'en dissuadèrent.

Perez, très passionné pour la géographie, et qui avait été confesseur de la reine Isabelle, se constitua médiateur, et après quelques succès encore, finit par obtenir d'elle et de Ferdinand leur royale protection pour l'audacieux et entreprenant navigateur. Celui-ci fut mandé à la cour, à Santa Fé, le 14 avril 1492 et obtint les conditions qu'il désirait pour son entreprise : à savoir qu'il serait fait amiral sur le champ, qu'il aurait la vice-royauté des pays qu'il pourrait découvrir, avec un dixième des gains qui en résulteraient, par commerce ou conquête.

C'est au petit port de Palos que la flottille de Colomb quitta la terre d'Espagne, en ce mémorable vendredi du 3 août 1492.

Lorsqu'ils perdirent de vue le pic de Ténériffe, ce dernier avant poste du vieux monde, les matelots de Colomb virent le ciel en flammes et la mer rougie comme si elle eut roulé des flots de sang. Pour ces esprits superstitieux c'était un présage de malheur, contre lequel eut grand-peine à réagir toute l'éloquence du vaillant amiral.

Mieux que ces détails préliminaires, on connaît le reste du premier voyage de Colomb, avec ses frayeurs et ses espoirs, ses angoisses et ses joies, la révolte de ses marins et sa magnanimité résolue qui rétablit le calme, sa confiance sans borne qui ne sollicite, comme extrême faveur avant de s'abandonner à la vengeance des mutins, que trois jours de grâce, bien assurée du succès.

Et puis, après, retentit dans l'histoire le cri sublime, inexprimable : "Terre, terre !" Le nouveau monde, pour la première fois, apparaissait à un œil européen, le 12 octobre 1492,—il y aura quatre cents ans le 21 octobre 1892, à cause de la nouvelle chronologie.

Qui dira la joie immense que ressentit alors l'immortel Rêveur,—comme le nommaient ses envieux ! Ses actions de grâce aux Tout-Puissants, qui avait soutenu et béni l'effort de son génie, durent être sans bornes comme sa reconnaissance.

La prise de possession effectuée, selon le rite catholique, en plantant la croix et l'étendard espagnol, Colomb s'en va rendre compte de sa mission.

Par un gai matin ensoleillé du printemps de 1493, on vit rentrer dans le port de Palos un bâtiment désarmé par la tempête. Colomb est de retour ; et toute l'Espagne est frappée d'étonnement, car on croyait le Découvreur depuis longtemps enseveli au fond de l'océan avec toute son expédition. Mais il revient, chargé de riches trésors, et révèle au vieux monde un monde nouveau. De l'or, des armes singulières, des oiseaux, des bêtes inconnues, et surtout neuf indigènes qu'il a amenés pour les faire baptiser, voilà les trophées de sa victoire.

Aussi l'accueille-t-on en triomphateur ; on le comble d'honneurs ; on en fait un grand d'Espagne. Et cependant, Colomb garde partout cette piété, cette douceur, cette bienveillance envers ses compagnons, cette prudence consommée qui sont les traits distinctifs de son noble caractère.

Heureusement le grand chrétien est prêt à faire face aux plus dures épreuves comme à cette troublante prospérité ; car, en effet, le vent va bientôt changer. La jalousie envieuse le poursuit de ses rancunes misérables. Il n'est pas plutôt reparti pour aller prendre possession de son gouvernement vice-royal que de vils courtisans s'acharnent à sa perte. On va même jusqu'à faire envoyer un espion pour lui créer des difficultés, et ce lâche, ce traître aventurier, sans raison comme sans autorité, dépouille de ses fonctions l'auguste vieillard—car Colomb est devenu un vieillard—le jette dans les chaînes au fond du *Gorda* qui ramène ainsi, chargé de fers, à l'Espagne, celui qui l'a dotée de tout un monde.

C'en était fait de Colomb : cette extrême épreuve anéantissait ses énergies, paralysait ses efforts. On lui offrit bien vite sa liberté personnelle, il refusa : on lui avait ravi son bien le plus cher, l'exercice de sa libre volonté.

Plus tard, il céda bien aux instances de Ferdinand, aux larmes d'Isabelle et fit encore, malgré son grand âge, deux voyages vers les terres d'Amérique, mais il n'eut plus l'enthousiasme de ses premières traversées. Il explora cependant un peu ces terres vierges qu'il avait découvertes, mais il souffrit toutes sortes d'épreuves et de contrariétés jusqu'à se voir refuser la permission d'abriter sa flotte battue par la tempête dans le havre d'une île dont il avait lui-même révélé l'existence.

Abattu, découragé, vaincu par tant de déboires, il revint en Espagne, cette ingrate patrie adoptive qu'il avait enrichie et glorifiée et qui, pour tout cela, ne lui donna qu'un tombeau.



Retour du Découvreur auprès de Ferdinand et Isabelle

En effet, lorsque fut morte la magnanime Isabelle, sa protectrice, peu de temps après son dernier retour, Ferdinand, oublieux, laissa Colomb finir ses jours dans l'obscurité absolue et l'excessive pauvreté.

Enfin, le corps ruiné au service de son pays, le